IDENTITÉ ET ALTERITÉ DANS LA TRADUCTION LITTÉRAIRE. DE L'INCOMMENSURABLE DES VISIONS CULTURELLES DU MONDE

Carmen ANDREI[G]

Abstract: *This article starts from two ideas I illustrate by means of numerous examples I comment on: 1. there are socio-cultural gaps in the vocabulary, grammar and semantics of any language, which are real challenges for the translator, and 2. there are immanent cultural visions, mirroring identity and alterity, which are incommensurate between the source and target language, forcing the translator to make clear and immediate choices. In these situations does the translator prove his responsibility as cultural mediator. I attempt to show that different does not mean untranslatable, as by means of practice, skill, empathy, adaptations, equivalence, compensation, and especially linguistic hospitality, one may reach a "good" translation.*

Keywords: *identity, alterity, cultural translation.*

Le traducteur littéraire – un médiateur interculturel

Anthony Pym proposait dans *Pour une éthique du traducteur* une éthique centrée sur le traducteur et non pas sur la / les traduction(s). Sa théorie était que le traducteur est un communicateur entre cultures, qu'il devait faciliter la coopération interculturelle. S'il sait d'avance *pourquoi* et *pour qui* il faut traduire, alors il sait habituellement *comment* traduire. Le traducteur est un intermédiaire dans les pratiques de coopération culturelle, et non un négociateur. L'originalité de l'étude de Pym consiste dans l'introduction de la notion d'*interculturalité* du traducteur, remarquablement étayée et argumentée : « Le traducteur est interculturel dans le sens où l'espace du traduire – le travail du traducteur – se situe dans les intersections qui tissent les cultures et non dans le sein d'une culture unique. » (Pym, 1997 : 14). Une raison pratique lui sert d'appui : la connaissance des langues et des cultures étrangères requiert, de la part du traducteur, un certain déplacement à la fois subjectif et social vers les positions intermédiaires (*ibidem* : 38-39). Une éthique du contenu chercherait à distinguer ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas traduire (blasphèmes, langage sexiste, etc.). Mais qu'est-ce que le *political correctness* ? A. Pym est *pour* la traduction, pour *tout* traduire pour faciliter la coopération. Le traducteur n'est pas membre d'une seule culture confessionnelle ou nationale. Il se trouve dans plusieurs cultures à la fois, dans un espace interculturel, au carrefour des cultures. Tout comme le marin dont la responsabilité commence lorsqu'il lève les voiles, la responsabilité du traducteur commence dès qu'il décide de traduire ou de ne pas traduire (*ibidem* : 99).

Je rappelle les débuts de la traductologie dans les années 1960 lorsque le courant bermanien prêchait l'approche de l'Autre, donc on était pour une éthique positive de la traduction, un élan d'ouverture, de dialogue, de décentrement, de métissage (Andrei, 2014 : 41-60). La finalité éthique de la traduction pourrait être de servir les attentes de l'Autre : « l'acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre » quels que soient sa provenance et le contenu de ses propos (Berman, 1999 : 74). À l'opposé de la vision éthique de la traduction, Catford, affirme

[*] Université „Dunărea de Jos" de Galaţi; Carmen.Andrei@ugal.ro

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

justement qu'il n'y aura jamais d'équivalence culturelle parfaite, « correcte » entre le texte de départ et le texte d'arrivée, ce qui prouve que le traducteur se trouve devant le cas de figure appelé *intraduisibilité culturelle*.

La traduction littérale à l'état pur est, elle aussi, réductrice, voire fautive. Une traduction véritable, à égale distance de la paraphrase et de l'imitation, ne fait l'économie de l'épreuve de l'étranger, elle sera selon la formule consacrée par Antoine Berman « l'auberge du lointain », titre de l'un de ses importants ouvrages. Il faut sentir l'étranger, mais pas l'étrangeté, rendre accessible une œuvre étrangère tout en respectant son caractère étranger. A. Berman se disait pour la traduction *ethnocentrique* qui adapte, fait des équivalences de sorte que le texte d'arrivée soit compréhensible par le lecteur tout en laissant se manifester le « parfum » de l'original. Quant à la traduction *hypertextuelle*, elle exhibe les rapports qui se tissent entre les textes émanant des cultures différentes et pour autant enrichissantes les unes pour les autres.

Par conséquent, la question de la médiation (inter)culturelle en amène une autre, celle de *l'ethnocentrisme*, qui « ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture » (Berman, 1999 : 29). À l'objection formulée par Catford et Nord qui donnent comme truisme le postulat selon lequel « il n'y aura jamais un code de traduction commun à toutes les cultures », François Ost répond de manière polémique :

> Toute la pratique de la traduction repose sur ce chiasme qui suppose à la fois suffisamment de « mêmeté » pour que des équivalents soient proposés au-delà du gouffre des langues et des cultures, et suffisamment d'« étrangeté » pour que la langue d'accueil soit capable de se réorganiser sous le choc de cette interprétation nouvelle (Ost, 2009 : 288).

Pour Henri Meschonnic, une éthique et une politique du traduire, voire « une éthique politique du traduire » sont une *utopie*. Cela montre avec évidence à la fois un idéal et « une prophétie du langage » (Meschonniec, 2007 : 15). L'éthique est vue comme une question de comportement, avec soi et les autres, c'est encore « un agir » et un « faire de la valeur ». Selon ce grand théoricien et praticien de la traduction, cette éthique, qui est nécessairement nominaliste, montre que le rapport à soi et aux autres, à la pensée, passe et repasse par le langage (une éthique du langage comprend le passage incessant du *je* au *tu* par un *il* absent (*ibidem* : 19-20). Donc éthique et langage sont indissociables. En bref, « l'éthique du traduire, c'est de traduire la subjectivation maximale d'un système de discours que fait un poème » (*ibidem* : 35).

De l'altérité et de l'ipséité dans les visions culturelles du monde

Les premières théories de la traduction se fondaient sur ***ou / ou***, les théoriciens prêchaient le mouvement culturel vers l'intérieur ou vers l'extérieur, il n'y avait pas de neutralité possible. Un herméneute allemand, théologien protestant du début du XIX^{e} siècle, Friedrich Schleiermacher, affirmait que la meilleure stratégie à adopter serait de faire voyager le lecteur, de traduire de telle sorte que le lecteur sente l'étrangéité du texte étranger : « Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre » défendait-il.

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

L'exemple le plus flagrant de méprise culturelle qui a engendré une suite de méprises linguistiques est la première traduction de la *Poétique* et de la *Rhétorique* d'Aristote par Averroès qui ne connaissait pas le grec (il savait un peu de syriaque), et l'a faite par l'intermédiaire d'une traduction arabe du X^e^ siècle. Le texte d'Aristote sert comme arguments des références à la dramaturgie grecque et des exemples poétiques qu'Averroès a tentés d'adapter à la tradition littéraire arabe. L'effet a été désastreux : le traducteur n'a pas su comment faire passer en arabe des notions culturelles d'extrême importance comme la *comédie* et la *tragédie* puisque ces genres manquaient dans la littérature arabe (à lire le beau récit de J. L. Borgès à son sujet (Eco, 2007 : 193-196).

Au XIX^e^ siècle, la conception de Wilhelm von Humboldt a posé les fondements de la théorie des visions culturelles du monde : une langue n'est pas faite seulement de mots, chaque langue renferme une ***vision*** immanente, propre du monde, « tout le système linguistique renferme une analyse du monde extérieur qui lui est propre et qui diffère de celle des autres langues », une *Weltanshauung* et une *Weltansicht* à la fois Oustinoff, 2003 : 14). Favoriser la forme, être pour l'étranger au détriment de l'étrangeté. L'approche est épistémologique et philosophique à la fois : la langue n'est pas un *ergon* (*gr*. « ouvrage fait »), mais une *energeia* (*gr*. « activité en train de se faire »). La théorie du langage montre depuis plus d'un siècle que « toute société dépend de sa représentation du langage, comme toute représentation du langage contient, qu'elle le montre ou le cache, sa représentation de la société » (Meschonnic, *op. cit* : 178). Cette conception sera reprise par Benjamin Lee Whorf.

L'hypothèse whorfienne est la suivante : deux personnes ne partageant pas la même langue habiteraient deux mondes différents et non un même monde étiqueté de façon différente (Larose, 1989 : 44). L'exemple devenu célèbre est la symbolique sociale de *brown shoes / black shoes*, qui ne tient pas compte du « découpage » culturel /sémantique des couleurs[1]. Robert Larose renverse la perspective et met en avant l'arrière-plan socio-culturel : il admet le recours à des modifications superstructurelles, macrostructurelles et microstructurelles dans une traduction qui a des vecteurs socioculturels par un principe de nécessité (*ibidem* : 289).

La notion d'imperméabilité des civilisations est résolue avec / par *les universaux du langage.* Un argument en faveur du traduisible sont les notions anthropologiques (mère, père, enfant, sœur, frère**),** les éléments primordiaux, cosmogoniques (le soleil, la terre), écologiques (le vent, la pluie), objets et d'autres phénomènes météorologiques. Il y a également des universaux biologiques (la nourriture, la respiration, le sommeil) et psychologiques. Dans la même logique des universaux, il existe aussi des *universaux de cultures* : le feu, l'inceste, les tabous, ce qui mène à la saisie d'un minimum invariant de significations dénotatives (*ibidem* : 68).

Mais comment combler les trous référentiels ? L'exemple classique de trou référentiel reste le finnois *sauna* décliné par rapport à l'*angl. bath / bathroom* dans les traits inhérents suivants :

[1] D'où viennent des mots-visions différent(e)s : le mot composé tout banal et pragmatique *casse-vitesse* se décline en : un syntagme ironique « gendarmes couchés », « tapis berlinois » (pour renvoyer à l'origine de la pratique) ; pour les Roumains, ce sont des « bosses », voire des « nénés » argotiques. De même, *home, bathroom, democracy* signifient pour les Français, les Finlandais, les Japonais, tout autre chose. Mais même à l'intérieur d'une même culture : pour un Français, la *neige* est tout simplement la neige, mais pour un skieur français il y a : la poudreuse, la folle, la sèche, les soufflées, la collante, la neige humide, la cartonnée, etc.

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

	sauna	bath / bathroom
chambre, bât	+	+
immersion eau chaude	+	+
se laver le corps	-	+
entrer en groupe	+	-

Donc, faute de combler le vide du dernier trait, l'emprunt néologique est justifié.

Dilemmes et choix dans la traduction du culturel

Une chose est certaine et reconnue à l'unanimité : quand on traduit à partir de sa propre langue, depuis l'élément de sa propre culture, on trahit l'originalité de l'original, sa force, sa portée. La traduction peut gommer sa nouveauté, édulcorer l'effet de transformation qu'elle exerce sur son propre milieu. Dans le cadre d'un nationalisme réciproque, on recommande qu'un Français traduise vers le français, un Roumain, vers le roumain, et toutes les « bonnes » traductions en témoignent. C'est un desideratum que je reconnais quelquefois utopique, formulé comme : « féconder le Propre par la médiation de l'Étranger » (Berman, 1995 : 16).

Lorsque J.-R. Ladmiral affirmait dans un beau paradoxe célèbre déjà que le traducteur est condamné à être libre, et, par voie de conséquence, que c'est éminemment un décideur, il provoquait des débats nécessairement ardus. De surcroît, lorsqu'Umberto Eco donnait les visions du monde mutuellement incommensurables, montrait ainsi qu'il y a des incidents culturels inévitables qui surviennent lors de la traduction d'une langue à l'autre (Eco, 2007 : 42), démonstration que l'on accepte comme cas de figure (pour son roman *Le Nom de la Rose* traduit en tusse), mais non pas comme règle immuable qui bloque l'acte traductif.

Les choses concrètes les plus banales comme les produits alimentaires et ménagers, surtout quand ils sont désignés par procédé métonymique (par la simple marque) s'avèrent des casse-tête pour tout traducteur.

Je donne quelques exemples d'incommensurabilité qui ne signifient cependant pas incompatibilité. Ils peuvent passer pour une invitation à une réflexion approfondie et à une réponse à ce sujet :

1) Le mot allemand *Sensucht* qui renvoie à une notion précise de passion ou d'aspiration n'est pas : *fr*. nostalgie, *it*. nostalgia, *angl*. yearning, craving for ou wishfullness ; mais *angl*. spleen ?
2) Les français *bois* et *forêt* trouvent leurs « équivalents » linguistiques et partiellement sémantiques dans : *it*. legno, bosco et foresta, *allem*. Holz et Wald, *angl*. timber, wood et forest (Eco, *op. cit.* : 46).
3) Le mot italien *nipote* ou *roum*. nepot couvre sémantiquement et linguistiquement une aire que l'anglais et le français segmentent en deux unités : *angl*. nephew / niece et grandchild et *fr*. par neveu / nièce et grand-fils /grand-fille (ibidem : 47-50).
4) Les réalités du monde oriental exigent une documentation supplémentaire : en Corée, le chiffre qui porte malheur est le 4[1] ; une femme est au 10[e] mois de sa grossesse à la fin de sa gestation et un enfant né en décembre aura 2 ans (non pas 2 mois en février suivant (on compte différemment l'âge) ; si dans un texte littéraire

[1]Dans la religion catholique c'est le 13, puisqu'il rappelle la trahison lors de la Cène, mais, au Japon c'est le 4 qui est banni puisqu'il évoque la mort.

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

on parle de la fête des mères, c'est le 8 mai (le 8 mars chez les Roumains), alors qu'en France cette date est la commémoration d'un événement historique. Une phrase du genre « je vous trouve très beau » ou une toute autre remarque sur le physique de l'interlocuteur, adressée lors d'une prise de contact, est une haute marque de politesse et ne cache aucune arrière-pensée. Connaître le code culturel, c'est décoder correctement en « enchanté de faire votre connaissance ».

5) *Fr*. pain, *angl*. bread, *allem*. Brot et *roum*. pâine ne sont pas synonymes dans la culture française, anglaise, allemande et roumaine. Il y a des différences significatives de la fabrication et de la constitution qui ont donné naissance à des expressions idiomatiques particulières : *fr*. casser la croûte (*roum*. = a lua o gustărică), crouton (*roum*. = colţ, coltuc de pâine)[1]. De même, *allem*. Brot n'est pas traduisible par *pain*. Le *Brot* allemand, c'est la miche noire accompagnée le plus souvent de ses charcuteries, tandis que le pain, c'est la baguette blanche agrémentée de son beurre et de son café noir, « lapette » ou « jus de chaussettes » ou avec un « nuage » ou un « soupçon » de lait (c'est un exemple célèbre donné par Walter Benjamin). Les Belges appellent la baguette du pain français, mais ils ont leur pistolet ! En roumain il y a au moins une dizaine d'expressions avec *pâine* qui témoignent de l'importance de cet aliment. Une vision « gastronomique » évidente est dans le *roum*. frigănele (lexie qui privilégie le sens de cuit) est du « pain perdu » en français et « du pain gagné » en hollandais.
6) Pour le mot fromage, l'anglais est pauvre (*cheese*), le russe en a au moins deux (s*yr* et *tvorog*). Ou encore *angl*. white meat (l'aile et le blanc) / black meat (la cuisse et le pilon). Ces différences dans les structures des lexiques montrent « les émerveillements sur la richesse de certaines langues et la pauvreté d'autres langues, richesse et pauvreté qu'on attribuait à des propriétés mystérieuses du génie des langues et de la mentalité des peuples » (Mounin, 1955 : 84).
7) Que comprendre d'un énoncé où l'on nous fait savoir que les jeunes participent à un *ahal* (soirée galante au cours de laquelle ont lieu des joutes oratoires, qui sont de véritables compositions poétiques) habillés en *aləssho* (tissu indigoté ; le mot a une charge sémantique dense renvoyant à la fois à l'esthétique et au rang social élevé) ? La langue touarègue est donc *chaude* (difficile) : Un homme *froid* (pondéré) peut avoir un cœur *frais* (de bons sentiments, de courage, d'amour, de générosité) ;
8) Le mot français *esprit* recouvre les sens de : *âme* (« esprit des lois »), *intelligence* (« un grand esprit »), *humour* (« il a beaucoup d'esprit »), *sang-froid* (« présence d'esprit »), quatre sens au moins parfaitement superposables en roumain, tandis que le russe a besoin de quatre mots différents (Etkind, 1982 : 23).

Je me range du côté des spécialistes, qui sont souvent des traducteurs professionnels, qui soulignent cet aspect :

[1] Aliment de base de 98% des Français, la baguette française est devenue un stéréotype culturel dont les Anglais raffolent. Comme la France, l'Italie est une terre de tradition boulangère confirmée dont les spécialités sont exportées et entrées dans la cuisine internationale. En Allemagne, le pain à croûte ou le pain à la vapeur est érigé au rang de terroir gastronomique. Le *bun* américain légèrement sucré est une vraie « religion ». Dans les cultures chinoise et japonaise, basées sur la consommation du riz, le pain européen est un produit chic et exotique, refusé par l'imaginaire traditionnel. La réflexion peut se poursuivre par le *café* dont les modes de préparation, la quantité, l'usage diffèrent en Italie, en France, aux États-Unis, en Angleterre, en Chine, au Japon, etc.

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

> […] il y a un intime processus de fusion entre un vécu et une manière de l'exprimer, manière imposée par le milieu ambiant. C'est pour cette raison que les nuances autant que les passions ne s'expriment jamais avec autant de justesse que dans cette langue dite maternelle, qui plonge ses multiples racines, ses complexes diverticules [recoins], dans le vécu profond, dans les synapses, dans les « tripes » de celui qui la parle […] (Wuilmart, 2007 : 128)

Non seulement les cas d'équivalence sémantique partielle valent l'effort d'être cités, mais également les situations où le traducteur se trouve devant un trou lexical. Comment traduire *la parabole du figuier* dans la langue d'un peuple chez qui cet arbre ne porte que des fruits non comestibles et purgatifs ou *la notion d'héritage* dans le fragment du partage du pays de Canaan pour un peuple qui ne la connaît pas ? Comment traduire *lac, rivière, désert, oasis, montagne* pour les peuplades qui n'ont aucune expérience de ces réalités ? Traduire le syntagme touarègue l'*Étoile de la Chamelle* en français par la *Grande Ourse* serait une atteinte grave portée à l'imaginaire d'un peuple qui ne connaît pas la catégorie animale de l'ours[1].

Traduire les couleurs avec les nuances sous-jacentes est un exercice « simple » qui met à l'épreuve non seulement l'acquisition ou la réactualisation d'un vocabulaire spécialisé, mais des perceptions individuelles relevant du bagage culturel. Il est difficile pour un Roumain mais toujours faisable de trouver de fines nuances telles qu'azur brume, blanc cassé, cuisse de nymphe ou écru ; pour le rouge : incarnat, turc, cinabre, cramoisi et écarlate ; beurre frais, bouton d'or, queue de vache claire ou foncée, vert-jaune pour le jaune, etc. Pourquoi *fr*. beau comme le soleil / un dieu = *roum*. frumos foc et pourquoi *fr*. laid comme un pou / camion volé / singe / crapaud = *roum*. urât foc ?

Il convient de s'attarder sur le « péché » de nivellement culturel dans la traduction littéraire qui est le rabotage le plus grave. Traduire une langue, les spécialistes l'ont déjà affirmé maintes fois, c'est ***aussi*** traduire une culture. Chaque langue a sa vision du monde personnelle, unique qui peut être aux antipodes de celle de la langue d'arrivée. Les différences de visions culturelles sont perçues et se manifestent aux niveaux linguistiques et stylistiques : dans la conjugaison, la syntaxe, les connotations, le rythme même de la phrase (Wuilmart, 2007 : 393). Le système linguistique de toute langue envisagé comme matérialisation des relations socio-culturelles existant dans une communauté connaît des éléments spécifiques qui posent des problèmes au moment d'une possible traduction dans une langue étrangère.

Je donne d'autres exemples à l'appui de ma thèse :

1) L'approche du temps, la saisie du temps se reflètent dans les nuances des temps verbaux : précision en anglais, simplicité en allemand.
2) Dans la poésie arabe – l'arabe est une langue métaphorique comme le chinois -, les poèmes sur la sécheresse[2] ou sur la beauté de la femme (souvent comparée à une gazelle ou à une chamelle) utilisent des tropes trop connus du lectorat autochtone, élevé dans la tradition des métaphores exiguës, et des perceptions / visions inouïes sur un lectorat non arabophone.

[1] Un autre exemple illustratif : le *roum*. a le mot *strungăreaţă* pour désigner les dents de face qui sont espacées, les Français les appellent simplement « dents du bonheur » et y voit le signe d'une personne financièrement chanceuse dans la vie. Pour un Roumain, chez une femme, c'est le signe d'une pulsion passionnelle.

[2] Il y a une quinzaine de mots pour décrire la sécheresse comme il y a en Belgique autant pour désigner la pluie.

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

3) Les grandes métaphores symboliques : comment expliquer pourquoi le soleil est-il du masculin en français et du féminin en allemand ? et comment traduire alors un poème où le sexe de l'astre et ses attributs font sens ? ou un poème en turc sur la beauté d'une femme enceinte, qui dit littéralement qu'elle a deux âmes ?
4) Comment traduire les éléments culturels dits exotiques ? Que donnerait le fameux poème où Jacques Prévert évoque *le cerisier* pour ses connotations symboliques : « La vie est une cerise / La mort est un noyau / L'amour, un cerisier », donc poétiques, en hindi où les portées de cet arbre sont différents, voire nulles ?

On peut opter pour la dimension d'ouverture, pour *l'étranger*, adapter donc les « ingrédients culturels » à la culture d'arrivée. On traduira *fr*. « on fait un pont pour l'Armistice » par *roum*. « vom avea un week-end prelungit de ziua Armatei », *fr*. « dormir comme un loir », profondément = *roum*. « a trage la aghioase ». Et les exemples de différence(s) de visions socioculturelles existent non seulement dans des phrases banales, mais également dans des expressions idiomatiques. Un poème du Roumain Constantin Abăluţă qui commence par *Mărţişor* (icône culturelle romaine qui annonce le début du printemps) ne sera jamais traduit par le 1er mars[1].

En guise de conclusions

Dans un article dont le titre montre une alternative extrême devant les lacunes socioculturelles et devant les visions culturelles incommensurables (à savoir, soit la stratégie de la *naturalisation* / de la « domestication » – mais attention au rabotage ou au nivellement culturel ! on risque de faire beau ou de défigure), soit la stratégie de *l'exotisation*, laisser transparaître l'étranger), M. Ballard insiste sur le talent créatif du traducteur littéraire en tant que « peseur de mots » (Ballard, 2006 : 174-175), voire « peseur d'âmes » dira Umberto Eco plus tard.

Le traducteur reste un médiateur culturel par excellence à qui on recommande de la souplesse et de la vigilance dans la conservation de l'intégrité du texte de départ et de sa culture, toutes deux doublées d'un comportement actif et critique dans la formation du jugement et du goût. Dans le transfert du socio-culturel, les difficultés de traduction des termes qui évoquent des réalités spécifiques d'une certaine communauté linguistique sont issues de la méconnaissance des réalités en question. L'emploi figuré de telle ou telle expression porte la marque des conditions locales spécifiques. Le traducteur est obligé de procéder à une compréhension des allusions historiques et de les rendre transparentes. Finalement, le découpage de l'univers et les catégories de la connaissance apparaissent identiques pour tous les hommes.

Dans les exemples donnés j'ai mis en évidence le fait que *l'adaptation* est le procédé le plus approprié pour traduire les réalités socioculturelles spécifiques et que les trous lexicaux posent des problèmes au traducteur obligé de faire preuve d'adresse en toute circonstance, de retransmettre les connotations socio-culturelles au même endroit du texte ou bien *la compensation* (récupérer pertes et connotations en cours de route).

La traduction serait donc une « langue troisième », un corollaire, un palimpseste, fluide dans « la fluidité effectue un travail d'acculturation qui naturalise le texte étranger ». Cela est possible si la langue d'arrivée est souple et flexible pour se

[1] En échange, pour le poème du Roumain B. P. Haşdeu, *Zburătorul*, j'ai trouvé un « équivalent » pour désigner un ange adolescent qui trouble les songes érotiques des jeunes filles, même s'il vient de la culture nordique, *Le Sylphe*.

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

laisser modeler, non pas défigurer. Il faut faire des courbettes linguistiques, de la gymnastique, des périphrases et des circonlocutions. « La vision du monde », terme tellement galvaudé, mais bien commode exprime le concept de traits innés qui affleurent le texte et dont l'écrivain n'a pas conscience. Il est importun de demander à un auteur « ce qu'il a voulu dire ». Il orientera le traducteur vers une interprétation précise, souvent réductrice parce que l'auteur est souvent le pire exégète de son texte.

Je défends bec et ongles l'idée que l'éthique de la traduction de l'élément culturel se résume par *recevoir l'Autre en tant qu'Autre*. C'est là un signe d'une traduction responsable. L'éthique du traducteur pourrait se résumer finalement en renvoyant à l'étude de Paul Ricœur : soi-même *comme* [en tant qu'] un autre. À présent, le cœur de l'éthique de la traduction n'est plus la notion de fidélité, mais celle, plus généreuse, d'*hospitalité langagière* : le *hostis* n'est plus « l'hostile », « l'ennemi » au sens étymologique, mais « l'invité » et « l'amphitryon » à la fois (Ost, *op. cit.* : 293).

Je réaffirme également que sans *empathie* envers le texte à traduire, sans capter et entendre sa « voix » il n'y aura jamais de bonne traduction quelles que soient les visions culturelles immanentes. Au XXI^{e} siècle, la traduction n'a plus rien de la redoutable malédiction babylonienne, le traducteur littéraire est, en reprenant une belle formule consacrée par une professionnelle, est un « marieur empathique des cultures » (Wuilmart, 1990 : 236). Le traducteur devrait cesser de se complaire dans le carcan de sa langue, la traiter comme un organe vivant, porteur de germes enfouis mais susceptibles d'être développés, la considérer comme une terre d'accueil désireuse de récolter d'autres visions du monde.

J'admets l'idée que dans la traduction littéraire il y a des visions culturelles du monde qui sont incommensurables, mais je défends une autre : l'incommensurable n'est pas synonyme d'intraduisible. Les difficultés sont un défi et un pari. Un traducteur adroit réussit à faire passer ses passagers d'une rive culturelle à l'autre sans les noyer.

Bibliographie

Andrei, Carmen, *Vers la maîtrise de la traduction littéraire. Guide théorique et pratique*, Galaţi, Galaţi University Press, 2014.

Ballard, Michel (éd.), *La Traduction à l'université. Recherches et propositions didactiques*, Lille, P.U. de Lille, coll. « Travaux & recherches », 1993.

Ballard, Michel, « La traduction : entre enrichissement et intégralité », M. Ballard (éd.), *La traduction, contact des langues et de cultures* (2), Arras, P. U. d'Artois, 2006.

Ballard, Michel, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », M. Ballard (éd.), *La traduction, contact des langues et de culture* (1), Arras, P. U. d'Artois, 2005.

Berman, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, coll. « Essais », n° CCXXVI, coll. « Tel », 1995.

Berman, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1999.

Eco, Umberto, *Dire presque la même chose. Expérience de traduction*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 2007.

Etkind, Efim, *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, traduit par Wladimir Troubetzkoy avec la collaboration de l'auteur, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982.

Ladmiral, Jean-René, *Traduire, théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », n°. 366, 1979.

Larose, Robert, *Théories contemporaines de la traduction*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2^{e} éd., 1989.

Meschonnic, Henri, *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007.

Mounin, Georges, *Les belles infidèles*, Paris, Les Cahiers du Sud, 1955.

Ost, François, *Traduire : défense et illustration du multilinguisme*, Paris, Fayard, 2009.

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

Oustinoff, Michaël, *La traduction*, Paris, PUF, 4e éd., coll. « Que sais-je ? », 2003.
Pym, Anthony, *Pour une éthique du traducteur*, Arras, Presses Universitaires d'Artois, 1997.
Ricœur, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.
Wuilmart, Françoise, « Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures », *Méta*, 35. n°1 / 1990.
Wuilmart, Françoise, « La traduction littéraire : source d'enrichissement de la langue d'accueil », *La traductologie dans tous ses états* », Arras, Artois, Presses de l'Université, 2007.
Wuilmart, Françoise, « Le péché de "nivellement" dans la traduction littéraire », *Méta*, 52, n°2 / 2007.

Cette étude a été financée par le Bureau Europe Centrale et Orientale de l'Agence Universitaire de la Francophonie dans les cadres du projet de soutien des formations francophones de niveau master « Discours spécialisé. Terminologies. Traduction » (2013-2015, Université „Dunărea de Jos" de Galaţi).

BDD-A24488 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)